

Romain Rolland par Aragon

A l'occasion du soixantième anniversaire de la mort de Romain Rolland, la revue Faîtes entrer l'infini, publication de la Société des Amis de Louis Aragon et Elsa Triolet à paraître au mois de juin, présentera ce texte d'Aragon.

Le siècle qui s'achève en 1966, ce morceau du ciel ou du temps, une sorte de grand albatros le traverse et son cri bien souvent en marque les heures tragiques, c'est le siècle de Romain Rolland. Même si depuis vingt ans nous ne le voyons plus planer qu'au lointain, ce vigile des tempêtes, notre nuit, pour la percer on ne pourra jamais se passer de lui.

La vie de Romain Rolland commence l'année de Sadova¹ et s'éteint quelques mois après la libération du territoire français des hordes hitlériennes, quelques mois avant l'aube atroce de l'ère atomique. Trop grande serait la tentation de faire parler l'homme d'*Au-dessus de la Mêlée* pour les années qui suivirent, pour la minute où nous sommes. Il est permis d'y rêver, non de parler par sa bouche.

Pourtant, à l'heure de l'Allemagne divisée, on ne peut que se tourner vers la leçon d'une vie tout entière dominée par le drame franco-allemand, lequel ne saurait se comprendre sans la poignante utopie de *Jean-Christophe*. L'extraordinaire de ce livre, de ce roman puisqu'il faut bien le considérer comme tel, même si dans la confusion contemporaine il arrive qu'avec la superbe des critiques et celle de la jeunesse on lui préfère des modèles postérieurs, l'extraordinaire de *Jean-Christophe* tient à ce qui est l'âme même du roman d'aujourd'hui, ce mariage de l'imaginaire et du réel. Car, pour lire et entendre *Jean-Christophe*, c'est Romain Rolland qu'il faut connaître et reconnaître, et c'est pourquoi la grande et singulière entreprise par quoi le voici qui renaît depuis vingt ans, sous l'impulsion acharnée de Mme Romain Rolland – la publication des inédits et des attendus de l'aventure spirituelle d'une existence passionnée – aide à le placer dans son cadre réel, la perspective mouvante de son époque, par la description patiente de ce que, Romain Rolland vivant, fut le monde, sans quoi demeure incompréhensible ce qu'il est devenu.

C'était en mars 1890, au Janicule. Je rêvais. Rome rougeoyait au soleil couchant... Dans ses *Souvenirs de jeunesse*, Rolland date ainsi l'instant où *Jean-Christophe* naît en lui : *Je perdis pied, hors du temps... Et soudain mes yeux se dessillèrent. Je vis de loin mon pays, mes préjugés, et moi-même.* C'est au début d'août 1891 qu'il revient à Paris, et dit de lui-même : *le jeune Christophe que j'étais à mon retour de Rome...* Car, point encore ne s'agissait d'écrire Christophe, mais de l'être. En arrivant à l'année 1892, il a vingt-six ans, il déclare : *Le fameux mot : – « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé » – n'est pas seulement vrai du Dieu de Pascal. Le Dieu qu'on cherche, sans le savoir, on le porte. On ne le reconnaît qu'après qu'on a, avec lui, traversé le fleuve. On est Christophe. – Je l'ai été...* En 1892, à la fin mai, écrivant une *Préface à mon Théâtre*, et ce qui sera son Théâtre n'est que pour l'avenir, il la termine par ces mots : *La nature crée le minimum du réel. À nous de compléter l'œuvre de la Création ! – « Dieu a créé l'homme », dit-on. Mais l'homme le lui rend bien ! Il est loin d'avoir fini de créer Dieu ! C'est aussi dans cette année 1892 qu'il publie à Rome *Le dernier procès de Louis de Berquin*, Berquin l'inflexible, condamné au feu et brûlé le 17 avril 1529, pour la première fois s'étant choisi comme héros cet hérétique qui, dans son œuvre, précède Empédocle, Michel Ange, Beethoven, Goethe et Tolstoï, et dont je me permets de penser que, né en Rolland au lendemain de la rêverie du Janicule, il est une préfiguration de Christophe.*

J'ai été Christophe... c'est là toute la grandeur de l'homme et la force du créateur. Je me souviens, j'avais quatorze ans, j'étais en Troisième A, au lycée Carnot, quand j'ai pu enfin lire *Jean-Christophe*, commencé un an plus tôt, c'est-à-dire en 1911. Les premiers tomes des *Cahiers de la Quinzaine* m'en avaient été prêtés par cette jeune Géorgienne qui visitait ma famille, et dont j'étais secrètement épris (son portrait est fait dans *Les Cloches de Bâle* sous le nom de Catherine). Conçu au Janicule en 1890, *Jean-Christophe* a vu le jour de février 1904 à octobre 1912, j'avais eu le temps de grandir. Les derniers des dix-sept *Cahiers de la Quinzaine* qui contiennent le roman, je les ai attendus avec une fièvre comme on en brûle à cet âge, j'atteignais mes quinze ans. Rolland avait vingt ans, lui, en 1886, quand il fit, avec *Guerre et Paix*, la découverte de Tolstoï. *Jean-Christophe* a été pour moi un saisissement de même ordre. Peut-être parce que j'avais eu avant l'heure, avec celle de Tolstoï, la préparation de Goethe et de Nietzsche, et celle de Schumann et de Wagner. Aussi, quand un peu plus tard cette guerre qui m'atteignit dans *Faust* et dans *Parsifal* eut tourné la tête des écrivains de mon pays, que le nom de Romain Rolland y devint objet de haine et d'imprécations, le jeune homme que j'étais, sans même l'avoir lu, se persuada de la noblesse d'*Au-dessus de la Mêlée*, à quoi se résumait d'instinct pour lui la lumière dans les ténèbres.

Quand, en 1926, furent fêtés les soixante ans de Romain Rolland, Selma Lagerlöf écrivit pour le *Liber amicorum* réuni à cette occasion : *Le héros qui n'a jamais cherché la faveur de ses contemporains gagnera l'admiration recon-*

naissante de la postérité. Or il se trouva que j'avais acheté chez un bouquiniste un exemplaire des *Précurseurs*, publiés par Rolland en 1919 aux éditions de *L'Humanité*, sur lequel une vieille femme dont je sais seulement qu'elle s'appelait Louise avait écrit pour sa petite-fille : *Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice ! L'on fera ce que l'on voudra, mais rien n'effacera de la mémoire décantée des injures qui s'appelle l'avenir, que c'est ainsi que Romain Rolland est vraiment devenu Christophe pour les autres, que la rêverie du Janicule à soixante ans s'était faite lumière d'évidence aussi bien pour cette vieille femme que pour moi. Cette même année, dans le numéro d'hommages de la revue *Europe*, l'écrivain allemand Ernst Toller rapportait cette parole extraordinaire que l'année précédente, alors que sortant de prison il avait été voir celui qui n'avait cessé de le soutenir, Rolland lui avait dite en réponse à ses remerciements : *La Barbarie règne en Europe*. Sept ans avant l'incendie du Reichstag, et bien peu de plus avant le désespoir de Toller, qui s'exila en Suisse et s'y tua², ne pouvant supporter la Barbarie dans sa patrie. Et, en 1936, sur l'initiative de Jean-Richard Bloch et la mienne, L'Association des Écrivains pour la Défense de la Culture, ou tout au moins sa section française, a fêté à Paris les soixante-dix ans de Romain Rolland de telle façon qu'André Chamson me disait à l'issue de la soirée : *Ferons-nous de plus belles fêtes après la Révolution ?* Je ne connaissais pas Romain Rolland. Nous avons échangé quelques lettres : il habitait à la Villa Olga, sur le lac de Genève, à Villeneuve, et c'est là que nous lui rendîmes visite, Elsa Triolet et moi. C'est alors qu'il m'a dit, entre mille, une chose qui jusqu'à aujourd'hui pour moi garde valeur de révélation : *L'Au-dessus de la Mêlée écrit, ne l'oubliez pas, tout au début de la guerre en 1915³, n'est en réalité qu'un postlude à Jean-Christophe, un appendice à La Nouvelle Journée, si étonnant que cela puisse paraître. On s'en rendrait compte en lui comparant le début de la quatrième partie de La Nouvelle Journée qui annonce, en 1912, la guerre européenne, et qui s'y refuse par avance.**

Je ne sais si on l'entendra comme je l'entendis : mais l'affirmation de cette unité entre l'imagination et la réalité, cette intégration du réel dans l'œuvre inventée, qui fait que le manifeste par quoi fut niée la guerre dans la guerre soit devenu la fin naturelle du roman de Christophe, comme Rolland, créant le Dieu qu'il portait en lui, est devenu Christophe, cette affirmation, cette démonstration par lui-même de l'unité de l'imaginaire et du réel dans l'œuvre, il y a trente ans, m'avait atteint en plein cœur. Et ce n'est pas simple hasard, si l'an dernier, dans un roman que j'ai écrit, m'avançant vers l'âge qui était celui de Rolland quand je le vis à Villeneuve, et qui est précisément le roman de cette unité, j'ai tenu à y introduire un passage de *Jean-Christophe*, tiré de ce « Dialogue de l'Auteur avec son Ombre », entre *La Révolte* et *La Foire sur la Place*, qui se déroule à l'instant où Jean-Christophe Krafft passe la frontière de France. Pas un critique n'a remarqué que cette citation, ce collage, donne pour moi sens à ce roman du bout de ma vie⁴. Et c'est la manière d'hommage que je suis venu tristement dire en ce lieu de solennité où je n'ai guère le temps de parler d'une œuvre qui m'a occupé pendant presque toute ma vie consciente, car il y en a d'autres que moi pour le partager et tous nous devons nous limiter pour laisser place à la musique, qu'en notre lieu, plus haut et mieux parle enfin Beethoven.

Ce Beethoven, dont, achevant le portrait avec le *Chant de la Résurrection*, Romain Rolland écrit : « *Or, Beethoven était, dès 1809, noté à la cour comme républicain... S'il a été épargné, il l'a dû sans doute à sa gloire, comme un siècle plus tard, Tolstoï : son arrestation eût fait trop d'éclat... À cette indépendance, il ne renonça jamais. Jusqu'à sa mort il, s'exprimait toujours avec la même liberté, sur le gouvernement, sur la police, sur l'aristocratie, même en public. Ordre avait été donné à la police de traiter ses propos de « bavardages extravagants »⁵.*

Christophe qui fut Rolland, était aussi Beethoven. Jusqu'à sa mort, Romain Rolland nous a donné l'exemple de cette indépendance de l'esprit, et sa leçon n'a cessé de valoir dans notre Europe des polices où la barbarie aujourd'hui règne encore.

Aragon

(Discours prononcé pour Romain Rolland en Sorbonne en mars 1966, publié dans *Les Lettres françaises* n° 1121 du 3 au 9 mars 1966).

Annotations de Jean Albertini

¹ La bataille de Sadova, le 3 juillet 1866, gagnée par les Prussiens contre l'Autriche marque la montée en puissance de la Prusse dans le « concert » européen. Rolland naquit le 29 janvier de cette année là.

² Ernst Toller, dramaturge et écrivain expressionniste allemand qui resta emprisonné cinq ans (1919-1924) pour sa participation à la République des Conseils allemands à Berlin, au début de 1919. Exilé en 1933, il finit par se suicider non en Suisse, comme le dit Aragon, mais à New-York, au printemps de 1939, juste avant son voyage, avec Elsa, pour le 3ème congrès de la Ligue des Écrivains Américains. Aragon a évoqué cette mort, alors, là-bas, dans son discours du 2 juin 1939, au Carnegie Hall.

³ *Cahiers du bolchévisme*, 15 mars 1936. Aragon se trompe sur la date d'*Au-dessus de la Mêlée*. L'article a paru le 15 septembre 1914, dans *Le Journal de Genève*, quelques jours après la bataille de la Marne. 1915 est la date de la publication de la brochure, « caviardée » par la censure, en France en mars, semble-t-il.

⁴ La Mise à mort ; la citation, le collage en question se trouve p.240 du roman (publié fin juin 1965), au début du « Deuxième conte de la chemise rouge » « Le Carnaval » dont l'épigraphe est « *Je est un autre* » Arthur Rimbaud ». Page 237, le premier chapitre de cette merveilleuse nouvelle porte lui, en épigraphe une citation de Chamisso (en allemand), avec, en note, sa traduction : « *J'ai l'ombre qui m'est de naissance. – Je n'ai jamais perdu mon ombre.* » Et la dédicace d'Aragon à Marie Romain Rolland, sur l'exemplaire du roman qu'il lui envoya est : « *À Marie Romain Rolland cette un peu trop longue confidence - Aragon* » avec, au-dessous de la signature : « *Comme dans ces casse-têtes où il faut chercher le militaire ou le petit chat, ce livre-ci contient quelque part une ombre : c'est la citation allemande par quoi commence « Le Carnaval » (p.237) qui prouve bien que je relis de temps en temps mes classiques. Et d'ailleurs (p.240) l'ombre dit bien son nom* ». (Information inédite)

Il faut noter ici aussi rapidement l'étude très fouillée et magistrale qu'Aragon a faite de *Jean-Christophe*, à l'occasion de l'édition sur papier bible en un volume d'Albin Michel, en 1949, intitulée « A propos de la réimpression de Jean-Christophe » et parue dans six numéros successifs des *Lettres françaises*, du 14 avril au 9 juin 1949, articles, hélas, non recueillis, comme la grande majorité des écrits de ce type d'Aragon.

⁵ Cette citation se trouve à la page 854 de l'édition définitive du « *Beethoven – Les grandes époques créatrices* », Albin Michel, 1966. Il s'agit d'une page de l'annexe du *Chant de la Résurrection* (publié d'abord séparément en 1937) intitulée « Les propos de table de Beethoven ».